



11 Novembre 2003

Il est quatre heures de l'après-midi, ce 10 novembre 1920, dans l'écoute n°1, l'une des plus étroites galeries souterraines de la forteresse de Verdun, Auguste Thin, 19 ans, fils d'un soldat mort pour la France, frère d'un mutilé, sanglé dans son uniforme, fait face à huit cercueils drapés de tricolore.

S'élève alors la voix d'André Maginot, Ministre des pensions, des primes et des allocations de guerre, lui-même grand invalide de guerre : *« Soldat Thin, voici un bouquet de fleurs cueillies sur les champs de bataille de Verdun, parmi les tombes des héros morts pour la Patrie. Vous les déposerez sur l'un des huit cercueils qui sont ici. Celui que vous choisirez sera « Le Soldat Inconnu » que le Peuple de France accompagnera demain sous l'Arc de Triomphe ».*

Le premier réflexe du soldat est de penser que sur la terre calcinée de Verdun rien ne peut pousser, puis il se dirige vers le sixième cercueil et y dépose les œillets rouges et blancs.

« Va, petit soldat de France, tu emportes dans ta gloire un peu de l'air de nos champs de bataille tout saignant encore du sang de tes frères, et peut-être du tien proclame le maire ».

Lui répond le ministre : *« ce mort qui va passer, c'est l'enfant de tout un peuple en larmes, l'enfant de tous eux qui n'attendent plus l'impossible retour d'un fils parti, et il peut s'en aller sans parents vers l'Arche Triomphante, des milliers de mères le pleureront ce soir ».*

Le 11 Novembre 1920, au même moment le cœur de Gambetta est transféré au Panthéon et le Soldat Inconnu est inhumé sous l'Arc de Triomphe.

Le 11 Novembre 1923, il y a quatre vingts ans, André Maginot, Ministre de la Guerre, allume la première Flamme, celle-ci jaillit d'un canon braqué vers le ciel, encastré sous la rosace représentant un bouclier renversé dont la surface ciselée est constituée par des épées formant étoile.

Le 2 août 1914 la fatalité avait frappé à la porte de l'Histoire, rien ne peut plus alors contenir l'explosion d'exaspération que l'on percevait monter depuis quelques années. De crises en crises les diplomates cèdent petit à petit et de plus en plus le terrain aux militaires, jusqu'à l'inéluctable.

« La guerre est le fruit empoisonné de la sottise et de la méchanceté humaines réunies » écrit un des auteurs qui va participer aux combats et éclairer, à la suite, la littérature Française de son pessimisme, de sa révolte, de son outrance : Louis-Ferdinand Céline, alors pacifiste et antimilitariste jusqu'à la compromission se fait l'interprète comme Henri Barbusse, Roland Dorgelès, Maurice Genevoix, Louis Aragon, Guillaume Apollinaire, Blaise Cendrars et tant d'autres, de ce quotidien de crasse, de poux et de malheur qui va s'abattre sur 8,5 millions de mobilisés dont 1 sur 6 ne reviendra pas.

Durant ces 4 années, la France va perdre 900 soldats par jour, l'équivalent d'un régiment disparaît tous les deux jours, l'armée française va décompter 3,5 millions de blessures pour 2,8 millions de blessés, plus de 100 000 soldats seront touchés trois ou quatre fois.

Triste et macabre calcul que l'Histoire nous transmet presque un siècle désormais après le déclenchement de ce premier tremblement, dont les conséquences marquent encore, plus qu'on ne l'imagine, notre quotidien.

Exode rural, déséquilibre démographique, désertification, sont les conséquences directes de ce conflit, dont l'extension mondiale ne fera qu'accroître les effets et malheureusement faire germer et prospérer les graines du second.

La construction de l'Europe, facteur et gage de paix et de devenir commun se modèle grâce à l'accueil de Pays et d'entités nationales tout juste sortis des glacis imposés par les deux conflits mondiaux, j'en veux pour preuve les partages douloureux de l'ex-Yougoslavie, dont la soif d'indépendance avait servi de déclencheur aux combats en 1914, l'adhésion des Pays Baltes, la réunification de l'Allemagne.

La carte d'aujourd'hui se fonde de plus en plus dans celle d'hier : puisse l'année 2003 qui se termine ne pas être porteuse des stigmates de 1913.

A ces interrogations d'un Pays en guerre, s'ajoute le monstrueux souci avec lequel les belligérants vont perfectionner leurs outils de destruction : la Première Guerre mondiale va aussi être celle de toutes les outrances, canons aux calibres jamais atteints, gaz dont les effets sèment l'effroi avant la mort, épidémies dont les ravages viennent se surajouter aux pertes militaires.

Pendant quatre ans la France au combat subit ce que ses adversaires, non sans un certain contentement, pensent être son déclin : enlèvement de son armée d'un front qui va de la mer du Nord à la frontière Suisse, perte de productivité industrielle, agricole, mobilisation d'un homme sur cinq.

C'est sans compter sur l'idéal, c'est sans compter sur la volonté, c'est sans compter sur ces valeurs irréfragables que sont celles de la République.

« Qu'une armée battant en retraite depuis trois mois, coupée de ses renforts, sans relève, sans approvisionnement, s'arrache à la boue, fasse volte-face et contre-attaque au son du clairon, ce n'était pas écrit dans le manuel » déclare le Maréchal Allemand comme seule explication à la Victoire de la Marne, comme seule explication à sa défaite.

La victoire, il va falloir l'attendre quatre ans, quatre ans où se mêlent désespoir et ardeur patriotique, où la moindre conquête du moindre mètre est synonyme de pertes inutiles, d'épuisement qui rendent encore plus aigü le sentiment d'injustice, de lassitude.

« Nous sommes un immense troupeau de douleurs » écrit en 1916 un jeune soldat à sa mère.

Et pourtant, ils tiennent.

C'est l'ennemi, ce n'est pas seulement l'autre, le soldat adverse, c'est la boue, l'attente, le bruit, le lente déshumanisation ; l'histoire va condenser cet immense troupeau de douleurs en un concept unique qui ne tient compte ni de l'arme, ni du grade : l'orgueil et le salut de la France pendant quatre ans et pour les générations à venir sera le Poilu.

Gardien de l'intégrité du territoire, rempart contre les hordes qui veulent l'asservir : fierté de tout un peuple qui partage avec eux la construction du destin de la France.

Derrière les uniformes bleus qui combattent au Front, se tient l'immensité des familles de France dont chacune compte qui un tué, qui un blessé, qui un mobilisé.

« Nos hommes souffraient, nos hommes peinaient au-delà de ce que l'on peut imaginer ; ils accomplissaient leur devoir avec simplicité, sans forfanterie et, par là, ils touchaient au sublime. Ainsi s'explique leur fierté, si souvent méconnue et parfois, hélas, décriée » écrit Maurice Genevoix.

Le 17 septembre 1967, le Mémorial de Verdun est inauguré, celui des morts et celui des vivants désormais inséparables, ce qui a compté ici, au-delà de la peine des corps et de leurs souffrances indicibles, c'est en effet, l'esprit de sacrifice qui animât ces huit millions d'hommes.

Formés aux valeurs de la République, défenseurs des valeurs de la République, ils sont devenus l'essence de la République, celle qui combat pour le droit, la justice, celle qui place au dessus de toute circonstance la Liberté, l'Égalité et la Fraternité.

L'Histoire se nourrit de raccourcis parfois saisissants : en Août 1914, un drapier qui avait fait fortune dans le commerce de rubans tricolores promet une prime de 5 000 Francs, au premier soldat Français qui capturerait un drapeau ennemi : il s'appelait : CHARNIER.